

Quête de (h)auteur

Sophie Girardin

Il était déjà plus de dix-huit heures trente lorsque Hunter prit conscience que la nuit était tombée. Il n'avait pas vu le temps passer. Etouffant un juron, il saisit le dossier sur lequel il était en train de travailler et le fourra dans son sac. Il saisit son manteau et, après avoir jeté un regard découragé à son bureau où s'amoncelaient des montagnes de papiers désordonnés, il quitta l'agréable chaleur du commissariat pour la rue sombre et glaciale de cette fin de mois de décembre.

Il était de bonne humeur. Au terme de plusieurs mois d'enquêtes, lui et son équipe avaient enfin réussi à coincer le taré qui avait assassiné sa femme et son fils avant de s'évanouir dans la nature. L'affaire avait été complexe, l'homme avait failli leur filer entre les doigts, mais il avait finalement été repéré dans une petite station-service quelques jours auparavant.

Et puis, ce soir, il avait rendez-vous avec Lara, sa charmante collègue blonde. Depuis plus d'un an qu'elle travaillait au commissariat, il n'avait pas eu le courage de l'inviter à dîner, mais ce soir, poussé par l'excitation d'avoir attrapé le tueur, il avait enfin franchi le pas et lui avait proposé de l'accompagner au restaurant. Elle avait souri et lui avait demandé de passer la chercher à huit heures moins le quart.

Je revins à la réalité. C'était une sensation étrange, à laquelle je ne m'habituais pas et ne m'habituerai sans doute jamais, comme si quelqu'un, je ne sais qui, sortait soudain ma tête du seau où elle se trouvait coincée pendant l'essentiel de mes journées et dont l'eau chaude et caressante bloquait mes pensées. Ce n'était pas désagréable de ne plus penser à rien, mais je préférais nettement les moments de lucidité, lorsqu'enfin j'étais capable de penser par moi-même. Agir sans volonté propre, suivre aveuglément des directives que je ne me souvenais même pas avoir reçues, tout cela était fort déroutant et franchement inquiétant. C'était comme si j'étais poussé par une force invisible, que j'agissais comme je le faisais parce que c'était la seule issue logique. Dans ces moments-là, je n'avais ni l'envie ni la possibilité de faire autre chose. J'oubliais tout, jusqu'à l'existence de mes moments de lucidité, et mon esprit n'était plus occupé que par un seul besoin : suivre les instructions, faire ce que j'étais destiné à faire.

Plus rien en moi ne m'appartenait lors de ce que j'appelais mes « transes ». Mes souvenirs, mes réflexions, mêmes mes sentiments étaient modifiés. Par exemple, cette fille, Lara, elle ne me plaisait pas beaucoup. Blonde, mince, élancée, elle était un peu trop parfaite à mon goût. Elle avait beau être physiquement attirante, elle n'avait rien d'intéressant. Sa conversation semblait toujours artificielle, comme si elle ne faisait que réciter des lignes qu'un autre aurait écrites.

Le pire, c'est que je ne savais pas ce qui, des moments de lucidité et des transes, était réel. Étais-je fou ? Un des deux univers n'existait-il que dans ma tête ? Et si oui, lequel ? Une petite voix dans ma tête me soufflait que mes moments de lucidité portaient mal leur nom et n'étaient pas en tout cas pas le signe d'un esprit sain. Je n'avais encore jamais rencontré quelqu'un qui vive la même expérience que moi. Car dans ces moments, le reste des gens n'étaient...

J'aurais pu continuer longtemps à ressasser mes interrogations, comme lors de chacun de mes moments de lucidité, mais je fus interrompu dans le cours de mes pensées par un soudain coup de vent glacial qui me fit frissonner, signe évident que je n'allais pas tarder à retourner à mon état de marionnette. La rue était déserte et la bise s'infiltrait à travers mon manteau, qui, malgré sa coupe élégante et ses coutures raffinées, n'était pas adapté à la saison. Je me demandai brièvement

pourquoi mes habits convenaient toujours si peu au climat. Mais à vrai dire, je n'avais pas souvenir d'acheter des habits. Je les possédais, tout simplement.

Je sentis la pression familière le long de ma colonne vertébrale, et l'instant d'après, je replongeai.

Hunter vérifia à nouveau l'heure. Il s'agissait de se dépêcher, car il devait encore retourner chez lui pour se changer avant de passer prendre Lara. Il avait ensuite l'intention de l'emmener dans un sympathique petit restaurant italien du boulevard, puis, si tout se passait bien, de la ramener dans son appartement en deuxième partie de soirée. Il ajouta rapidement à la liste mentale des choses à faire de ranger superficiellement son deux pièces qui, comme tout appartement de célibataire qui se respecte, était en perpétuel désordre.

Il tourna à droite dans une ruelle sombre et peu engageante. Ce raccourci lui gagnerait quelques précieuses minutes, mais Hunter n'aimait pas beaucoup ce coin, car l'espace réduit entre les deux façades le rendait mal à l'aise. La ruelle était si étroite qu'il n'avait pas la place d'écarter ses deux bras sans toucher les deux rangées de maisons qui la bordaient. De plus, elles étaient vieilles et mal isolées, laissant s'échapper à travers les fenêtres fermées par d'épais rideaux les bruits de la vie quotidienne de leurs habitants. Cela donnait à Hunter l'impression de s'immiscer dans la vie privée de parfaits inconnus. Un couple se disputait, quelque part au niveau du rez-de-chaussée. Un vieil air de jazz s'échappait d'une des fenêtres du premier étage, résonnant étrangement entre les façades trop rapprochées.

Alors que Hunter avait presque atteint le milieu de la ruelle, un homme surgit soudain d'une porte située sur sa gauche. Il était grand et vêtu d'un long manteau sombre. Hunter, que plusieurs années dans la police avaient doté d'un sens aigu de l'observation et d'un instinct infaillible, ressentit immédiatement un sentiment de méfiance indistinct envers l'inconnu. Il avait la peau très pâle, le visage émaillé d'anciennes cicatrices et fixait Hunter avec des yeux d'un bleu perçant au fond desquels brillait une lueur étrange, comme s'il détenait une vérité que tous les autres ignoraient et qui l'aurait rendu un peu fou. Le jeune policier ne put réprimer un frisson et décida de rebrousser prudemment son chemin.

Il n'en eut pas le temps. D'un geste fluide, le regard toujours fixé sur lui, l'homme mit la main dans la poche de son manteau. Avant même de le voir, Hunter comprit que l'inconnu s'apprêtait à en tirer un pistolet. Et il sut également qu'il n'y avait pas d'échappatoire possible pour lui. Il se trouvait au milieu de la ruelle, fuir n'était donc pas une option s'il voulait éviter de se faire tirer dans le dos comme un lapin. Crier aurait sans doute alerté les habitants des maisons alentour, mais l'autre l'aurait fait taire de manière définitive avant que quelqu'un ne puisse intervenir.

Je détestais quand tout s'arrêtait lors de ce qui me semblait être un moment clé. Les gens autour de moi cessaient leur activité et me fixaient avec des yeux vides. J'essayais toujours d'engager la conversation, de savoir si eux aussi ressentaient cette étrange alternance de trances et de lucidité. Mais mon interlocuteur me regardait alors sans comprendre, avant de se désintéresser de moi et d'attendre, avec une expression corporelle digne d'un légume vert, que recommence la transe. Ils me faisaient l'effet de drogués en manque, impatients de replonger dans l'univers facile où tout leur était dicté, où il n'y avait pas besoin de réfléchir.

Cependant, l'homme auquel je faisais face en ce moment semblait différent. Son regard n'était pas devenu trouble, mais au contraire, il semblait encore plus acéré qu'auparavant. Comme il ne disait rien, je tentai ma chance.

- Excusez-moi, mais ça vous dérangerait de baisser ce flingue, s'il-vous-plaît ? J'avoue que ça ne me met pas totalement à l'aise.

Il n'y avait jamais de danger dans les moments de lucidité et je savais que l'homme ne me tirerait pas dessus. Par prudence, je restai tout de même très poli.

L'homme me lança un regard méprisant et rangea son arme dans son manteau. Il sortit ensuite une cigarette et se mit à fumer, sans plus m'accorder d'attention.

« Sale temps, n'est-ce pas ? » essayai-je à nouveau. L'homme répondit par un grognement indistinct.

- Pardon ? dis-je en espérant qu'il allait répéter sa phrase et que nous pourrions engager la conversation. Cet homme dégageait une aura de savoir, et quelque chose en moi me criait qu'il fallait profiter de mes précieuses minutes de lucidité pour en obtenir des informations.

- J'ai dit que si moi, je pouvais rester jusqu'à la fin, je ne me plaindrais pas du temps, grommela l'étrange bonhomme d'une voix grave, avec un léger accent russe.

- Je ne suis pas sûr de comprendre, avançais-je, sentant naître en moi un sentiment d'excitation. Cet homme allait-il finalement répondre à quelques-unes des questions que je me posais ?

- C'est parce que tu es un imbécile, voilà tout.

En d'autres circonstances, je n'aurais pas accepté une critique aussi infondée sans broncher, mais je décidai de ne pas me hasarder à interrompre l'homme dont j'espérais tirer des informations.

- Tu n'as pas la moindre idée de ce dans quoi tu es embarqué, continua-t-il. Et dire que c'est toi qui resteras jusqu'au bout, alors que moi, avant la fin de ce chapitre, je finirai derrière les barreaux, voire avec une balle dans le front !

- Jusqu'au bout ? Au bout de quoi ? Et qu'est-ce que c'est que cette histoire de chapitre ? L'homme eu un sourire triomphal, ce qui tordit son visage marqué par les cicatrices en un masque inquiétant.

- Ah, tu aimerais bien savoir, n'est-ce pas ? Elle a fait une erreur. Elle s'est fait prendre dans son propre jeu, l'idiot.

- Mais enfin, qui êtes-vous ? demandais-je fiévreusement. Et de quoi parlez-vous ?

- Je ne suis pas sûr que tu mérites de le savoir, dit l'homme avec un regard supérieur.

Il y eut un silence que je n'osai pas briser, de peur de le couper. Je sentais de manière indistincte que si j'ouvrais la bouche, sa confiance serait rompue et que je tenais mon unique chance d'en apprendre un peu plus. L'homme semblait prendre un étrange plaisir à me voir désespérément tenter de comprendre. Au bout d'un moment, il dut estimer que la plaisanterie avait assez duré, car il reprit :

- Cependant, je vais devoir t'expliquer, car il n'y a que toi qui puisses t'en sortir. Si je ne le faisais pas, alors mon existence n'aurait servi à rien. Elle ne m'a pas encore pensé assez bien pour que je puisse vivre par moi-même, et si je m'en allais, je partirais probablement en fumée. Mais toi, tu es son héros. Tu es le plus apte de nous tous, le seul qui ait une chance de survivre au dehors.

« Tu voulais savoir qui je suis ? Mon nom est Vladimir Ivanovitch et je fais parti de la mafia russe. Je sais, c'est loin d'être original, elle n'est pas toujours très fine. Même si ses histoires se tiennent, elle n'a pas une imagination débordante. Il suffit de te regarder : pardonne-moi, mais tu es vraiment quelconque. Grand, bien bâti, le regard ténébreux et les traits élégants... Elle aurait pu s'appliquer un peu. »

Cette fois, en plus de me plonger dans une confusion encore plus grande, ses paroles me vexèrent pour de bon. Moi, quelconque ? Au contraire, j'étais un policier incroyablement doué : depuis que j'étais entré en service, six ans plus tôt, pas une seule de mes affaires n'était restée

irrésolue. J'avais des éclairs d'inspiration fulgurants qui me permettaient de résoudre les cas les plus complexes, généralement au moment où tous les autres avaient déjà abandonné. J'étais populaire à mon travail, ma vie sentimentale, bien que tumultueuse, me convenait parfaitement et j'avais, d'aussi loin que je m'en souviens, toujours réussi avec succès tout ce que j'entreprenais.

- Je vois que mes paroles t'ont atteint, dit le gangster avec un sourire moqueur. Car, bien évidemment, tu es aussi orgueilleux. C'est normal, j'aurais dû m'en douter. Mais laisse ton ego démesuré de côté pendant quelques instants et écoute-moi. Nous manquons de temps, elle peut recommencer d'un moment à l'autre et il est essentiel que tu saches ce que j'ai à te dire.

« Malgré tout, tu es futé – prononcer ces mots sembla lui coûter – et je ne sais pas dans quelle mesure tu as compris ce qui se passe en ce moment. Je vais donc t'expliquer. »

La musique de jazz s'éleva tout à coup à nouveau, brisant le silence qui, je m'en apercevais maintenant, avait été total.

- Trop tard ! s'exclama le mystérieux Vladimir Ivanovitch en sortant précipitamment le pistolet de sa veste. Espérons qu'elle s'arrêtera à nouveau avant que l'un de nous deux ne se retrouve six pieds sous terre...

Sur ces joyeuses paroles, nous replongeâmes.

Hunter leva lentement les bras. Il avait conscience qu'il se trouvait dans une situation extrêmement délicate. Il devait réfléchir, et vite. Il lui faudrait occuper le gars assez longtemps pour qu'il trouve un moyen de se tirer de ce mauvais pas.

- Si c'est du fric que vous voulez, je n'ai pas grand-chose. Mais mon portefeuille est dans ma poche gauche.

Le tutoyer, pour montrer qu'il n'avait pas peur et qu'il conservait son sang-froid. Cela ne sembla avoir aucun effet, car une grimace ironique se peignit sur son visage et l'homme eut un rire mauvais.

- Ce n'est pas l'argent qui m'intéresse, dit-il d'une voix rocailleuse et teintée d'un léger accent russe. Je suis ici pour te tuer.

L'homme avait l'air déterminé. Hunter sentit son assurance fondre. Si son adversaire tirait maintenant, il n'avait strictement aucune chance de s'en sortir vivant. L'inconnu était très certainement entraîné et un tir à bout portant, à deux mètres de distance, serait un véritable jeu d'enfant pour lui. La seule solution pour Hunter était de continuer à parler pour gagner un peu de temps.

- Me tuer ? Pour quelle raison ? demanda-t-il avec prudence, tandis que son cerveau marchait à toute vitesse. Il devait trouver un moyen de s'en tirer, et vite, s'il ne voulait pas finir sa vie dans cette sombre ruelle.

- Tu te crois malin ? demanda l'homme aux yeux bleus. Tu penses peut-être qu'il te reste un espoir, en détournant mon attention par la parole ? Eh bien, tu te trompes. Les hommes qui m'ont engagé sont influents et ils veulent ta mort. Tu ne t'en sortiras pas, cette fois.

Derrière l'homme au pistolet, Hunter vit se profiler la silhouette d'un deuxième homme. Pendant un battement de secondes, il crut qu'il était tiré d'affaire : un instant d'inattention, c'est tout ce dont il avait besoin pour sortir l'arme de service qui était accrochée à sa ceinture. Ensuite, ce serait à qui tirerait le plus rapidement. Or, Hunter avait toujours été un tireur extrêmement alerte. Il avait fini premier de sa promotion lorsqu'il était à l'académie de police.

Mais l'arrivée du deuxième homme ne sembla nullement troubler le Russe. Au contraire, il lui adressa une phrase courte en slave, sans quitter Hunter des yeux une seule seconde. L'autre répondit dans la même langue. L'homme au pistolet sembla apprécier ce que lui avait dit le premier, car il hocha la tête et sourit.

La pression se relâcha, la musique cessa. L'homme qui venait d'arriver croisa les bras et commença à siffloter, l'air de ne pas remarquer ce qui se passait autour de lui. Vladimir Ivanovitch baissa son arme et dit :

- Vite, ne perdons pas de temps. Tu dois t'échapper pendant que son attention est ailleurs !

- M'échapper ? Mais de quoi ? demandais-je. Je sentais confusément qu'à ce stade de la discussion, j'aurais dû déjà comprendre ce qui se passait, mais quelque chose, l'excitation peut-être, empêchait mon cerveau de réfléchir correctement.

- Mais du livre, bien sûr ! répondit Ivanovitch. Pour quelqu'un qui passe pour un brillant enquêteur, on peut dire que tu n'es pas très dégourdi ! C'est pourtant évident. Tu es le héros d'un roman policier. Comme nous tous ici, tu es coincé dans les pages de ce livre... Sauf que toi, tu as le pouvoir de t'échapper !

J'étais abasourdi. Je ne comprenais pas vraiment le sens des paroles de l'homme.

- Mais... que voulez-vous dire ? Comment savez-vous cela ?

- C'est parce qu'elle, l'écrivain, a fait une erreur : elle m'a doté d'un savoir dangereux, d'une « lueur étrange au fond des yeux » qui me fait détenir « une vérité profonde », ou quelque chose dans ce goût-là. Je suis le seul ici conscient que notre réalité est artificielle. Nous sommes les personnages d'un livre. J'aspire à m'échapper, mais je n'ai pas d'identité assez développée pour survivre par moi-même. Je n'existe que pour la réussite de la scène présente, c'est pourquoi elle n'a pas jugé nécessaire de me doter des capacités suffisantes pour que je survive hors des pages. Toi, c'est différent. C'est le sixième roman dont tu es le héros. Tu as une personnalité bien définie, tu as un passé, des souvenirs. Tu devrais pouvoir y arriver, quoique, si je dois me fier à ce que j'ai vu de toi jusqu'à maintenant, je doute fort que tu y parviennes.

L'instant était bien trop urgent pour que je m'arrête à ses paroles insultantes.

- Comment ? Comment puis-je m'échapper ? demandai-je avec ferveur.

- Il faut que tu saches qu'il y a une faille. Elle n'a pas imaginé notre monde suffisamment bien. Seuls les éléments nécessaires au déroulement de l'intrigue sont présents, mais si tu regardes attentivement, tu...

Le monde bascula.

- Ta dernière heure est arrivée, mon mignon, dit le Russe d'une voix réjouie en armant son canon avec un sourire carnassier.

- Attendez ! s'écria Hunter, conscient de sa position précaire. Dites-moi... dites-moi au moins pourquoi je vais mourir.

L'homme au pistolet sembla hésiter. Le nouvel arrivant aboya un ordre en russe, ce qui ne sembla pas l'enchanter. Il répliqua sur le même ton.

- Très bien, tu mérites au moins de savoir. Je ne connais pas tous les détails, mais il semble que tu t'es attiré la haine de mes patrons en arrêtant un de leur partenaire.

La lumière se fit dans l'esprit de Hunter. Deux mois auparavant, il avait trouvé des preuves accablantes contre un riche ressortissant russe impliqué dans une sombre affaire de drogue et de détournements de fonds. Il l'avait soupçonné d'appartenir à la mafia, mais n'avait pas eu accès aux éléments nécessaires pour confirmer sa théorie. L'homme avait tout de même été arrêté et risquait au bas mot une peine de vingt ans d'emprisonnement.

- Elle ne va pas faire durer le suspense pour toujours. J'ai bien l'impression que c'est la dernière occasion avant que l'un de nous deux n'y passe. Et si tu veux mon avis, ce ne sera pas toi. Tu trouveras une jolie pirouette pour t'en sortir. Une jeune fille à une fenêtre qui lancera un pot de fleur pour m'assommer, un chat qui détournera mon attention et qui te permettra de sortir ton pistolet ou un tremblement de terre inespéré... marmonna Ivanovitch, visiblement contrarié à la perspective de ne pas pouvoir me descendre. Enfin... Je disais que seuls les éléments

nécessaires à poser les lieux sont présents, mais que les autres ne le sont pas. Donc si tu vas au-delà des frontières de l'imagination de l'écrivain, tu devrais réussir à t'échapper.

Son explication me faisait penser à un jeu vidéo mal conçu, dont le programme comporterait des failles. En allant trop loin dans les limites, l'écran devenait noir et l'ordinateur plantait.

- Prends la porte, là, juste derrière, celle d'où je viens. Cours aussi vite que tu peux, jusqu'à ce que tu trouves un endroit où c'est le néant. Puis plonge...

Il me regarda intensément. J'hésitai une seconde, puis lui posai la question qui me brûlait les lèvres.

- Et vous ? Qu'allez-vous devenir ?

- Garde ta grandeur d'âme pour les gens que cela impressionne et ne fais pas semblant de te soucier de mon sort. Je n'étais de toute façon pas destiné à tenir un rôle important. Mais j'aurai au moins la maigre consolation de savoir que mon existence a servi à libérer quelqu'un, même si c'est un blanc-bec, comme toi qui ne le mérite sans doute même pas... Allez, vas maintenant, ou il sera trop tard !

Je lui adressai un signe de tête, incapable de ressentir une réelle compassion pour cet homme hostile et franchement antipathique, et m'engouffrai par la petite porte par laquelle il avait surgi. C'était un grand hall d'entrée plongé dans la pénombre, avec un escalier qui menait aux étages supérieurs et d'où l'air de jazz était toujours faiblement audible. Je décidai de me diriger dans cette direction.

Je montai quatre à quatre les vieilles marches de pierre de l'escalier. Parvenu au troisième étage, je pris le corridor, toujours guidé par la musique. J'entrai dans le premier appartement et me retrouvai dans un salon assez chic, avec un épais tapis, un canapé en cuir et une télévision éteinte. Toutes les lumières étaient allumées, mais il n'y avait personne.

La musique ne venait pas d'ici, mais je m'aperçus que de nombreux détails manquaient déjà autour de moi. En concentrant mon attention sur un élément précis, celui-ci se déroulait devant mes yeux. Mais si je ne fixais mon regard sur aucun objet en particulier, la périphérie de mon regard se troublait et je voyais apparaître des espaces de... vide. Je tentai de trouver un qualificatif plus approprié, mais il n'y en avait pas.

Je sortis de l'appartement et entrai dans le deuxième, inhabité lui aussi. Au centre de la pièce, un vieux tourne-disque crachotait les notes de jazz qui m'avaient guidées. Il trônait au milieu d'un immense salon, entre un piano à queue blanc et une vieille armoire en chêne. Sans réfléchir, j'arrêtai la musique, ouvris la porte de l'armoire et sautai.

J'avais été assez rapide, le décor n'avait pas eu le temps de se former et je tombai, tombai, dans une épaisse obscurité. Je ne voyais rien, pas même mes mains. Il n'y avait ni odeur, ni son. La seule sensation était celle de chute. Mais au moment même où je réalisai cela, je cessai de tomber. Je commençai à flotter doucement.

Je flotte dans un vide épais et insondable. C'est une expérience inédite et très étrange. J'ai peine à croire que seulement quelques instant plus tôt, l'adrénaline coulait à flot dans mes veines. Désormais, je suis en paix.

Je suis couché sur ce qui semble être un nuage dense et sombre, doux et chaud à la fois. Des ondes de bien-être me traversent. Je peux sentir les battements de mon cœur qui ralentissent et je bascule dans un état de profonde relaxation. Je ne dors pas vraiment, je suis encore conscient de ce qui m'entoure, c'est-à-dire pas grand-chose, mais mes pensées se sont arrêtées.

Le temps passe. Combien de temps, je l'ignore, j'ai perdu tout repère. Quelques minutes ou quelques heures, qui sait, peut-être plusieurs jours. Une éternité, même.

Puis quelque part, un bruit. Il rompt quelque chose en moi. D'un coup, une digue cède, la paix s'en va et un flot de questions envahit mon esprit.

La première, la plus importante à mon avis, est de savoir si j'existe. Je veux dire, est-ce que j'existe pour de vrai ? Ou ne suis-je qu'une invention de l'esprit, formé de toute pièce dans l'imaginaire de mon auteure ? Et suis-je unique, dans un seul livre, ou bien y a-t-il vingt-milles copies conformes, les Hunters des vingt-milles autres exemplaires ? Suis-je le premier à être jamais parvenu à m'échapper ? Un doute terrible m'étreint : et si je n'étais qu'une traduction, une mauvaise, en plus ?

Je me demande brièvement ce que je vais devenir maintenant que j'ai quitté mon histoire. Le livre va-t-il disparaître ? Est-ce que l'histoire continuera à être écrite sans moi ? Est-ce que je meurs simplement ? Peut-être que le type au flingue m'a tiré dessus, et qu'en fait je suis mort.

Me suis-je en fait réellement échappé, ou est-ce que tout ce qui est en train de m'arriver est écrit et n'est que la suite de l'histoire que quelqu'un est en train de lire en ce moment même ? Est-ce que j'agis de par ma propre volonté, ou est-ce que ce que je vis n'est qu'un autre des caprices de mon écrivain ? Pourtant, cet instant me paraît bien réel, autant que dans mes moments de lucidité. Mais parlons-en, de mes moments de lucidité : ils ne sont peut-être eux aussi que des illusions, destinés uniquement à distraire un lecteur, à ajouter du piment à mon histoire. Moi qui me croyais exceptionnel, je n'agis peut-être pas du tout selon ma volonté, mais juste en suivant à la lettre – l'expression est de circonstance – ce que mon auteure m'écrit de faire.

Si ce que je suis en train de vivre est en train d'être écrit par quelqu'un, alors elle doit bien s'amuser de me voir tourner en rond. Je n'ai rien, plus rien, et il n'y a rien autour de moi. Je suis seul avec mes questions, condamné à flotter sans espoir d'en jamais trouver les réponses. C'est le vide stérile autour de moi, et qui sait combien de temps je vais flotter ! Etant le personnage d'un livre, rien ne dit que je doive mourir. Je peux flotter éternellement. Je ne peux même pas me suicider, parce qu'il n'y a rien. Et qui dit que le suicide fonctionnerait ? Est-ce que la mort signifie vraiment quelque chose pour un personnage de livre ? Si ce qui m'arrive est en train d'être écrit, alors, quand l'histoire sera finie, je n'ai aucune garantie que tout s'arrêtera. Peut-être qu'au contraire je continuerai à flotter sans fin. Je deviendrais sans doute fou bien avant.

Quoique, si effectivement ce que je vis est en train d'être écrit, personne ne va lire le livre si je continue à flotter sans fin avec mes questions. Qui serait intéressé par une telle histoire ? Je me rends compte que c'est en fait la moins pire des alternatives : être encore dans le livre, car cela voudrait dire que quelque chose va forcément finir par arriver.

Il m'apparaît aussi de manière limpide qu'il faut absolument que je rencontre mon auteure. C'est la personne qui peut répondre à toutes, ou tout du moins à un certain nombre, de mes interrogations. Si elle est en train de m'écrire, alors peut-être va-t-elle être touchée et se mettre en scène elle-même afin de répondre à certaines de mes questions. Enfin, si elle est en train de m'écrire, l'idée de notre rencontre vient d'elle et non pas de moi. Par contre, si je suis réellement hors du livre... Alors dans ce cas, personne ne m'entendra, personne ne me lira, personne ne pourra rien faire pour moi.

Je ferme les yeux de toutes mes forces. Toutes ces réflexions me donnent mal à la tête, c'est trop compliqué. Il y a trop de « si », trop de « peut-être », et pas assez de réponses.

Quand j'ouvre à nouveau les yeux, je suis dans un champ d'herbe verte, en haut d'une falaise vertigineuse qui surplombe de toute sa hauteur la mer, ou l'océan, je ne sais pas. Le soleil brille d'une lueur éclatante et il fait chaud. Je ne sais pas où je suis, ni comment j'y suis arrivé, mais au point où j'en suis, je suis soulagé d'être quelque part.

Assise au bord de la falaise, il y a une femme. Elle est grande et porte une robe blanche. Elle tourne la tête vers moi et me sourit. Elle est plus jeune que ce que j'ai cru au premier abord. Elle n'est pas vraiment jolie, mais son sourire est chaleureux. Je sais immédiatement qui elle est. Je marche jusque vers elle et je m'assieds, les jambes pendant dans le vide de l'abrupte falaise au bas de laquelle s'écrasent des vagues écumeuses. Heureusement que je ne souffre pas de vertige. Je respire profondément l'air marin. C'est la première fois que je vois la mer, ou l'océan. Quel que soit le nom qu'on donne à cette immense étendue d'eau, elle me plaît.

« C'est beau », dis-je, parce qu'il faut bien commencer la conversation quelque part.

Elle hoche la tête d'un air rêveur, les yeux fixé sur l'horizon, mais ne dit rien. Nous restons comme ça pendant quelques minutes, puis je fais une deuxième tentative, plus directe.

- Est-ce que j'existe ?

Elle fronce les sourcils, semble réfléchir quelques instants, puis répond : « Non. » Sa voix est mélodieuse. « Enfin, oui. En quelque sorte. Mais pas vraiment. »

Voilà qui ne m'avance pas beaucoup. Pourtant, je ressens une pointe de déception. Ce début de conversation n'augure rien de bon. J'attends la suite avec une impatience grandissante.

- C'est-à-dire que tu existes dans mes livres. Ceux que j'ai écrits. Mais tu n'existes pas dans le monde réel.

- Et ce que nous sommes en train de vivre, cette conversation, c'est toi qui l'écris en ce moment même ? Tu pianotes sur ton clavier d'ordinateur, et cette scène n'en est que le résultat ?

- Non, non, c'est ça qui est étrange. Ce qui est en train de se passer, je ne suis pas en train de l'écrire. Enfin, je ne crois pas. Je veux dire, je suis moi, je suis réelle, je ne suis pas qu'un personnage de livre, alors je saurais si j'étais en train d'écrire. Et puis, j'aurai fait une description avantageuse de moi-même si c'était vraiment moi qui écrivais.

- Mais sais-tu où nous sommes ? lui demandai-je, troublé par ce qu'elle vient d'avouer.

- Oui, ça, je le sais. C'est un endroit où j'allais en vacances tous les étés, lorsque j'étais enfant, répond-elle. C'est d'ailleurs un des éléments qui me conforte dans l'idée que ce n'est pas moi qui suis en train d'écrire: je ne place jamais mes histoires dans des lieux aussi personnels que celui-ci. Je compose mes scènes avec des endroits que j'ai connus. Or ceci est un de mes souvenirs. Ce qui me fait croire que je suis probablement en train de rêver.

- Mais si tu rêves, qu'est-ce que je vais devenir, moi, quand tu te réveilleras ?

Elle me fixe de ses grands yeux bruns.

- Je n'en ai pas la moindre idée. Mais je ne crois pas que tu aies une autonomie propre. Tu vas sans doute disparaître dès que je cesserai de penser à toi.

Elle dit ça sur un ton détaché, comme si elle ne faisait que commenter la météo. Qu'elle me prenne aussi peu au sérieux commence à m'agacer.

- Il n'y a donc aucun moyen pour que je sorte de ton esprit, ou de ton livre, peu importe l'endroit où je me trouve en ce moment ? Car j'ai le sentiment que c'est un cul-de-sac. Si je ne pars pas vite, je risque de rester coincé ici pour toujours.

- Tu voudrais t'échapper de ton livre ? Quelle idée absurde ! Enfin, tu es une invention, une pure fiction ! Tu n'es pas destiné à vivre dans le vrai monde. De toute façon, comment voudrais-tu partir ?

- On pourrait peut-être t'ouvrir le crâne et m'en sortir...

Elle me regarde d'un air horrifié. Visiblement, elle n'a pas compris mon trait d'esprit.

- Excuse-moi, c'était une plaisanterie, dis-je pour écarter le malentendu. Je ne voudrais pas qu'elle me prenne pour un fou, personnage de fiction ou pas.

Elle soupire.

- Hé, ce n'est pas ma faute si tu m'as doté d'un sens de l'humour aussi minable !

Cette fois, ça la fait sourire. Pourtant, je ne plaisante qu'à moitié. Sachant que je suis face à celle qui a façonné mon caractère, j'aurais un certain nombre de reproches à lui adresser. A commencer par mon prénom. Franchement, quel genre de personne nomme son héros « Hunter » ? Elle s'est sans doute creusé la tête pendant des heures avant de trouver un prénom qui marie si admirablement virilité et ridicule, qui donne une si forte impression de mauvaise traduction de roman américain bon marché. Par contre, il y a tout de même un certain nombre de choses dont je lui suis redevable. Par exemple, disons-le franchement, je suis beau, ce dont je suis très satisfait. Et en ce moment, je suis soulagé de ne pas souffrir de vertige, parce que si c'était le cas, vu la hauteur de la falaise au bord de laquelle nous sommes assis, je me serais déjà évanoui.

- Même si tu pouvais sortir, je ne suis pas sûre que cela soit une bonne idée, reprit-elle, interrompant le cours de mes pensées. Tu es fait de mots, et j'ai bien peur que cela ne te permette pas de survivre dans le monde réel. Tu as toujours vécu dans un roman, mais tu ne sais pas ce que c'est, la vraie vie. Tu n'as pas assez de profondeur pour survivre par toi-même dans mon monde. Crois-moi, tu étais bien plus heureux dans mon livre.

- Parlons-en, de ton livre ! Il est mauvais.

Je dis cela sans réfléchir, parce qu'elle m'énerve, à me parler comme elle le fait. Mais je me rends compte que passer mes nerfs sur quelqu'un me fait étonnamment de bien, alors je continue.

- Personne ne le lira, tu sais. Les six premiers tomes étaient bien ficelés, mais on commence à en avoir assez ! D'ailleurs on voit bien que tu es à court d'inspiration. Mettre ton héros en danger de mort dès les premières pages, c'est du suspense de roman de gare.

Je vois tout de suite que mes paroles l'ont blessée. Cela me calme immédiatement, et je lui lance un regard penaud.

- Excuse-moi de m'emporter. Ce que j'ai dit n'est pas vrai, ils sont bien, tes romans. L'intrigue est toujours soignée, tu sais, même moi je ne devine jamais le dénouement avant la toute fin de l'enquête.

Elle ne semble pas convaincue, ses yeux sont toujours brillants et elle garde son regard rivé au sol. Je continue :

- J'ai dit ça sous le coup de l'émotion, je suis désolé ! Mais essaie de me comprendre : je viens tout juste d'apprendre que je ne suis en fait que la combinaison de vingt-six lettres, que je n'ai pas d'identité propre ni de libre arbitre. Que tous les choix que je crois avoir faits depuis ma naissance ne sont en fait que les choix que toi, tu as pris. Et que ma naissance n'a en vérité jamais eu lieu, elle n'est qu'un des souvenirs artificiels que tu m'as implanté. Je ne suis pas fâché contre toi, comprend-le bien, je suis fâché contre l'absence de sens dans mon existence.

- Pourtant, réplique-t-elle, le monde qu'il y a dans mes livres, au fond, il est bien commode. Tu es le héros et tout te réussit : tu es jeune, brillant, attractif. Tu résous toutes tes enquêtes et je te destine à un avenir glorieux. Je t'ai même concocté une belle histoire d'amour. Tu seras heureux, tu sais.

- Oui, eh bien peut-être que cela ne me suffit pas ! La gloire, qu'est-ce que ça m'apportera ? Je n'ai pas envie de passer ma vie à rechercher la grandeur. Quel est le sens d'une telle vie ? J'ai le sentiment de n'être qu'une marionnette. C'est terrible de ne rien pouvoir choisir par soi-même.

- Mais enfin, tu n'es pas censé t'en rendre compte !

- Comment pourrais-je ne pas m'en rendre compte, alors que dès que tu arrêtes d'écrire, je reste à poireauter tout seul en ressassant des questions auxquelles personnes ne peut répondre ! Tu n'imagines point à quel point c'est frustrant. Je ne savais même pas que je vivais dans un livre.

- C'est drôle, dit-elle. Je n'ai pas l'habitude de m'entretenir avec les personnages de mes livres, mais enfin, je n'imaginai pas qu'ils avaient leurs propres pensées, et une vie parallèlement à celle de leur histoire. Je me demande si tu es une exception, ou s'ils ont en tous.

- Mais alors, les moments de lucidité, ce n'est pas toi qui les écris, je les vis par moi-même ?

- Les moments de lucidité ? Mais de quoi parles-tu ? Pour ce que j'en sais, je n'ai jamais rien écrit de la sorte. Tu as certes quelques éclairs de génie lorsque l'enquête stagne, mais je n'appellerais pas ça des moments de lucidité. Et aussi loin que je m'en souviens, tu ne consommes pas de drogue, donc je ne crois pas avoir jamais mentionné des moments dans lesquels tu ne serais *pas* lucide.

Ses paroles m'emplissent d'espoir. Ainsi, mes moments de lucidité m'appartiennent réellement !

- Alors j'ai la capacité d'agir par moi-même ! je m'écrie.

- Tout cela reste quand même très confus, dit-elle – on dirait vraiment qu'elle cherche à tout prix à briser mes espoirs. Je continue à croire que ceci n'est qu'un rêve. Imaginer que mes personnages ont une vie à eux et cherchent à sortir de mes livres, c'est tout à fait le genre d'idée de mon subconscient.

Et moi, je reste convaincu du contraire. Ce que je vis est *réel*, pour la première fois de ma vie, j'ai enfin réussi à accomplir quelque chose. Peut-être que, sorti du livre, je suis en train de errer dans sa tête, et donc elle me rencontre dans ses rêves. Mon esprit vagabonde pendant quelques temps sur cette piste, un peu absent. Soudain, une idée jaillit.

- Et si la solution, c'était que tu écrives une histoire où je m'échappe du livre et me retrouve dans le monde réel ? dis-je d'une voix excitée.

- Mais enfin, ce que tu dis n'a aucun sens... Tu es le personnage d'un livre, bon sang ! Tu ne peux *pas* en sortir, c'est tout bonnement impossible.

- Et ce que je suis en train de vivre en ce moment, c'est possible ? Tu as toi-même reconnu que ce n'est pas toi qui écris, et je ne suis plus dans l'histoire policière, je suis donc forcément *hors* du livre, peu importe où cela se trouve. Je ne pense pas que les notions de possible et d'impossible soient encore de mise ici.

- Et moi, je pense que tout ceci n'est qu'un rêve et que tu n'es qu'une projection de mon subconscient, dit-elle en me regardant avec un air de désolé au fond des yeux, comme si j'étais un idiot idéaliste et un peu fou à qui elle venait d'avouer que le mal existe.

Nous sommes dans une impasse, car aucun de nous ne veut reconnaître que l'idée de l'autre est la meilleure. Pourtant, je suis intimement convaincu que je suis parvenue à sortir du livre. Il n'y a pas d'autres explications possibles, car je sais bien au fond de moi que je suis vraiment là, que je suis bien réel, et pas juste l'interlocuteur de son rêve. D'ailleurs, si elle rêvait, elle se serait réveillée dès le moment où elle s'est rendu compte que c'en est un.

Tout d'un coup, une autre idée s'immisce dans mon esprit, une troisième hypothèse, qui semble un peu folle au début mais s'avère bientôt être la seule explication possible. Cela me désespère, parce que ça signifie que je n'ai fait que tourner en rond et que tous mes rêves de liberté s'envolent en fumée. Retour à la case départ. Sauf que cette fois, je ne suis pas sûr de parvenir à sortir. Parce que le coup de plonger derrière le décor, ça ne fonctionnera sûrement pas une deuxième fois. Peut-être se jeter dans le vide de la falaise ? Trop risqué, trop haut. Mon cœur accélère, mon esprit fonctionne à cent à l'heure, je cherche désespérément une solution qui ne vient pas. Mais y en a-t-il seulement une ?

Le bruit des vagues qui s'écrasent sur les rochers cesse brusquement et une pression dont je n'étais même pas consciente se relâche dans mes épaules. Je regarde l'homme qui se tient assis à côté de moi et dont le regard est devenu un peu vitreux. Cela m'inquiète. Je ne comprends rien de ce qui est en train de passer. Comment suis-je arrivée ici ? Pourquoi est-ce que la scène que je viens de vivre m'a parue fausse, artificielle, comme si ce n'était pas vraiment moi qui parlais ? Et en fait, qui suis-je ? Je n'ai pas saisi le sens de cette conversation. Qui est cet homme et que me veut-il ? Je n'ai cessé de répéter que je croyais être dans un rêve, enfin, si c'est vraiment moi qui parlais. Si c'est le cas, alors j'aimerais me réveiller immédiatement. Mais j'ai bien peur que ce soit impossible.